

Malgré tout, j'ai traversé

Tome I — Tommaso

Extrait narratif

R. Marin

Les réflexions psychologiques figurant dans cet extrait reposent sur l'expérience vécue et le parcours personnel de l'auteur. Elles ne constituent ni un diagnostic ni un avis clinique.

Contact : @rmarin.officiel

Chapitre 1

Un bambino mal vestito

Riviera ligure, fin des années 70

Il y a des histoires qui commencent avant que l'enfant arrive dans le monde. Quelque chose s'est déjà décidé, quelque chose de silencieux, de lourd, qui va peser sur les premières années comme une main posée trop fort sur une épaule trop petite. Tommaso est né dans une petite ville de la côte ligure, nichée entre les falaises et la mer, à la fin des années 70. C'est écrit sur les papiers, l'hôpital, la date, le nom. Mais le père biologique n'est nulle part sur ces papiers. Il n'existait pas, officiellement. Il n'existe toujours pas, des décennies plus tard. Une aventure de sa mère, Graziella. Un homme dont il ne connaît même pas le visage, pas une photo, pas un prénom, rien. Juste ce vide à la place où les pères existent normalement.

Aldo, l'homme qui a donné son nom, n'était pas son père non plus. Il avait simplement accepté de signer, de couvrir, de faire comme si. Peut-être par amour pour Graziella, peut-être par pitié, peut-être pour d'autres raisons qu'on ne saura jamais. Et puis il avait disparu. Comme on s'en va après avoir rendu service, sans se retourner. Sans laisser quoi que ce soit, pas une lettre, pas une photo, pas même une histoire qu'on aurait pu raconter plus tard. Ce qu'on sait aussi et c'est peut-être le plus lourd à porter de tout ce qu'il y a à porter dans cette histoire, c'est qu'avant même sa naissance, le père biologique avait demandé à Graziella d'avorter. Lui, et apparemment sa famille avec lui. Tout un clan familial qui s'était réuni autour d'une décision : cet enfant ne devait pas venir au monde. Graziella avait dit non. Ou peut-être qu'elle n'avait pas dit non, peut-être qu'elle avait simplement continué, que le temps avait passé, que le ventre avait grossi malgré tout et que la décision s'était faite toute seule, dans ce silence particulier des choses qu'on n'affronte pas.

Toujours est-il qu'il était là. À l'automne de cette année-là. Dans une petite ville de la côte. Dans un hôpital dont il ne connaît pas le nom. Et personne ne voulait de lui.

* * *

Les premières années sont un trou noir. De zéro à deux ans et demi, des hospitalisations. Combien exactement ? On ne sait plus. Les archives sont floues, les souvenirs sont inexistantes parce qu'il n'y a personne pour les porter, personne qui était vraiment là, personne qui regardait cet enfant avec suffisamment d'attention pour retenir ce qui lui arrivait. Ce qu'on sait, c'est qu'un enfant de cet âge ne passe pas autant de temps à l'hôpital sans raison. Ces hospitalisations répétées disent quelque chose. Elles disent l'absence, la négligence, ou peut-être simplement la pauvreté d'une jeune femme seule qui ne savait pas comment s'occuper d'un nourrisson. Elles disent que personne ne venait le chercher assez vite, assez souvent. Qu'entre deux visites, il y avait trop de temps. Trop de silence. Trop de murs blancs.

Les murs des hôpitaux pour enfants ont cette couleur particulière, entre le beige et le vert délavé, quelque chose qui se voulait rassurant et qui ne rassure personne. Des couleurs de compromis, qui n'appartiennent à aucune maison, à aucune chambre d'enfant. Des couleurs qui disent : tu es ici parce qu'il n'y a pas d'autre endroit pour toi. Il y avait des berceaux en métal avec des barreaux blancs. Des néons qui bourdonnaient la nuit, ce bruit doux et constant, presque imperceptible, que les enfants qui ont dormi dans ces chambres-là reconnaissent encore des décennies après. Des soignants qui passaient, s'arrêtaient, repartaient. Des bras qui le tenaient quelques minutes et puis le reposaient. Il ne se souvient de rien de cette période. Le cerveau des enfants est miséricordieux : parfois, il efface ce qu'il ne peut pas porter, il protège le corps en effaçant la mémoire de ce qui a été trop difficile à traverser. Mais quelque chose reste quand même. Pas dans la mémoire : dans le corps. Dans les réflexes. Dans les muscles. Dans cette façon particulière de surveiller les portes, de guetter les départs avant même que les gens aient décidé de partir. Dans ce réflexe de serrer ce qu'on a dans les mains, un jouet, une main, un bras, comme si le lâcher signifiait la disparition définitive. Dans cette tension permanente, presque imperceptible, comme un animal qui ne dort jamais vraiment, qui garde un œil ouvert même dans le sommeil, qui reste prêt à fuir ou à se battre ou à crier même quand il n'y a rien à craindre. On appelle ça un traumatisme d'attachement. On ne l'appelait pas comme ça à cette époque. On ne savait pas vraiment ce que ça voulait dire, et même si on l'avait su, on n'aurait pas eu les mots pour le dire à propos de ce petit garçon dans ce berceau de métal. Lui non plus n'aurait pas eu les mots. Il avait deux ans et demi. Il n'avait qu'un seul mot.

* * *

Ingrid est venue le chercher. Il avait deux ans et demi. Elle avait une quarantaine d'années, une femme dans la plénitude de l'âge, avec sa façon directe de regarder les choses et cette énergie qu'elle garderait toute sa vie, cette façon de décider et d'avancer sans trop se demander si c'était raisonnable. Elle cherchait à accueillir un enfant. Elle avait déjà ses deux fils : Philippe l'aîné et Thierry le cadet. Encore à la maison, un adolescent et un pré-ado, qui partiraient quelques années plus tard chacun de leur côté, l'un vers le Nord, l'autre vers l'étranger. Mais quelque chose en elle voulait encore donner. Ingrid était comme ça. Elle donnait. Le couloir de l'institution sentait le désinfectant, ce mélange particulier de propre et d'impersonnel qu'on ne trouve que dans les endroits où les gens passent sans jamais vraiment habiter. Et le dîner tiède qu'on avait servi quelques heures plus tôt dans une salle commune, et peut-être aussi ce parfum indéfinissable qu'ont les endroits où vivent trop d'enfants dans trop peu d'espace.

Ce qu'elle a trouvé ce jour-là, dans ce couloir, c'était un petit garçon mal habillé. Sale. Les joues creuses, les yeux trop grands pour son visage. Ces yeux qu'on voit parfois chez les enfants qui ont appris très tôt à surveiller le monde sans en faire partie, des yeux qui observent tout, qui guettent, qui attendent de comprendre si la situation est sûre ou pas. Des yeux de petit animal blessé qui ne s'est jamais tout à fait laissé apprivoiser. Il avait les vêtements trop grands de quelqu'un qui avait grandi plus vite que ses

habits ou peut-être que c'était l'inverse, peut-être que les habits étaient ceux d'un autre enfant, récupérés quelque part, trop larges aux épaules et trop longs dans les jambes. Il ne disait rien. Ou plutôt, il ne disait qu'une seule chose. Répétée. Comme une prière, comme une question, comme un appel lancé dans le vide depuis si longtemps qu'il avait peut-être perdu l'espoir que quelqu'un réponde mais qui continuait quand même, par réflexe, par nécessité, parce que c'était le seul mot qu'il connaissait et que ce mot contenait tout ce qu'il avait besoin de dire : Mamma. Pas son prénom. Pas « bonjour » ou « merci » ou « j'ai faim » ou « j'ai peur ». Juste ce mot-là, ce mot immense et fragile à la fois, ce mot qui contenait tout ce qu'il savait du monde jusqu'alors. C'est-à-dire très peu. Et tout, en même temps. Ingrid l'a regardé un moment. Ce petit garçon avec ses vêtements trop grands et ses yeux qui guettaient et ce mot répété comme une litanie. Et elle a dit oui. Pas d'hésitation visible. Pas de demi-tour, pas de « laissez-moi réfléchir ». Ingrid n'était pas le genre de femme à reculer devant ce qui était difficile. Elle avait regardé ce petit garçon et elle avait décidé. Des années plus tard, elle le racontera avec ses propres mots, simplement, sans pathos, comme on raconte un fait qui s'est passé : « Un bambino mal vestito, infelice, trascurato, che non parlava a parte dire Mamma. » Un petit garçon mal habillé, malheureux, négligé, qui ne savait dire qu'un seul mot.

C'est tout. Pas de dramaturgie, pas d'explication supplémentaire. Il était là. Elle l'a pris. Voilà.

* * *

La maison de la Riviera ligure était grande. Vraiment grande, bien plus grande que ce qu'on aurait attendu d'une femme seule avec ses économies. Elle était construite autour d'un jardin intérieur, une cour fermée et silencieuse à l'abri de la rue et du vent et du bruit de la circulation. Et elle avait ce détail étrange, presque magique pour un enfant : un toit qui s'ouvrait électriquement. On appuyait sur un bouton, un simple bouton sur le mur, à hauteur d'adulte, et lentement, dans un bruit de moteur sourd, le toit coulissait et le ciel entraît. Les étoiles la nuit. Le soleil le matin. La pluie quand il pleuvait, et alors la cour devenait quelque chose d'autre, quelque chose de vivant et de mouillé et de différent. Pour un enfant qui avait passé ses premières années entre des murs blancs d'hôpital, des plafonds fixes, des fenêtres hautes qu'on n'ouvre pas, un ciel qu'on ne voit que de loin, ce toit qui s'ouvrait devait ressembler à un miracle. Ou peut-être pas un miracle. Peut-être juste la première preuve concrète que le monde pouvait fonctionner autrement. Que les plafonds n'étaient pas obligatoirement permanents. Philippe et Thierry vivaient encore là à cette époque. Les deux fils d'Ingrid, un adolescent et un pré-ado, encore au temps de la maison familiale, avant le pensionnat et les départs respectifs vers une grande ville du Nord et vers l'étranger. La maison était pleine, habitée, vivante. Il y avait des voix, des bruits de pas dans les escaliers, des repas à plusieurs autour d'une table. Des choses ordinaires qui n'avaient rien d'ordinaire pour un enfant qui n'avait connu que les couloirs institutionnels et les chambres impersonnelles. Ingrid raconte aujourd'hui, des décennies plus tard, comment ces deux ados emmenaient le petit garçon à la plage privée, une de ces criques de la côte ligure où l'on n'accède que

par la maison ou par la mer, et où le sable et les rochers appartiennent à ceux qui savent y descendre. Ils jouaient avec lui. Ils l'emmenaient avec eux alors qu'ils auraient pu rester avec leurs propres amis ailleurs, à faire ce que font les ados quand un petit frère imprévu débarque dans leur vie. Tommaso n'a aucun souvenir direct de ces après-midis-là, il était trop petit. Mais quelque chose s'est inscrit, sans doute, dans ce qu'il porte sans savoir le nommer. Les deux grands frères. La plage. L'eau. Les rires d'enfants. Le sentiment, peut-être, d'avoir une vraie famille pour la première fois. Tommaso n'était pas propre. Ni le jour ni la nuit. Ce n'était pas une question de mauvaise volonté, comment un enfant de deux ans et demi aurait-il pu avoir de la mauvaise volonté dans ce domaine ? C'était une question d'apprentissage. Personne ne lui avait appris. Personne n'avait eu le temps, ou la présence, ou la patience suffisante pour lui apprendre ces choses ordinaires que les enfants apprennent dans les bras de quelqu'un qui les aime et qui est là, vraiment là, tous les jours. Ingrid s'en est occupée. Patiemment, méthodiquement, avec cette façon qu'elle avait d'aborder les problèmes, pas avec de l'émotion excessive, mais avec de la constance. Elle lui parlait. Elle lui montrait des images dans des livres, des livres pour enfants avec leurs illustrations simples et leurs couleurs primaires. Elle lui nommait les choses, les objets, les actions. Elle construisait quelque chose, brique par brique, dans ce petit cerveau qui avait passé deux ans et demi à manquer de tout ce dont un cerveau d'enfant a besoin pour se construire. Le langage. La structure. La certitude que le monde avait un ordre, que les choses avaient des noms, qu'on pouvait les désigner et les comprendre. Dans la petite cour intérieure, il y avait un tricycle. Rouge, d'un rouge vif, presque agressif, la couleur des choses que les enfants adorent immédiatement. Il en a fait des tours, de ce tricycle. Des heures entières à pédaler en rond dans cette cour fermée, les mains serrées sur le guidon, les jambes qui travaillaient avec une concentration furieuse, les dents serrées parfois par l'effort. Il n'allait nulle part. La cour était fermée, le tricycle faisait des cercles. Mais il allait quelque part en même temps, quelque part dans sa tête, dans cette façon de découvrir qu'il pouvait se propulser par ses propres moyens, que ses jambes fonctionnaient et que ses mains savaient tenir quelque chose et que le mouvement était possible. Ingrid le regardait depuis la fenêtre, parfois. Il ne le savait pas. Il pédalait.

* * *

En six mois chez elle, il a repris du poids. Il a grandi, pas seulement en taille, mais dans cette façon d'occuper l'espace, de moins se faire petit dans les coins, de lever les yeux vers les gens plutôt que de les baisser. Il a commencé à parler. Pas juste Mamma, de vrais mots, des mots pour nommer les choses, la maison, le jardin, les repas, le tricycle rouge. Des mots qui s'ajoutaient les uns aux autres, qui formaient des phrases courtes d'abord, puis un peu plus longues. Un enfant qui apprend à construire le monde avec des mots. Les enfants s'épanouissent quand on les aime. C'est une vérité simple et presque brutale, leur corps attend ce signal pour décider vraiment de continuer. Comme si la biologie elle-même avait besoin de la confirmation que quelqu'un est là, que quelqu'un va rester, avant d'investir dans la

croissance. Il avait attendu deux ans et demi. Mais il avait attendu. On dit souvent que les enfants sont résilients. On dit ça pour se rassurer, pour ne pas avoir à regarder en face ce que l'abandon fait vraiment, ce que les premières années de négligence inscrivent dans un corps et dans un cerveau qui n'ont pas encore les ressources pour résister. C'est vrai, en partie. L'amour d'Ingrid a changé quelque chose dans ce petit garçon. Il a mangé, il a dormi, il a ri, il a appris. Mais les premières années, les hospitalisations, le manque, ce vide originel qu'aucun tricycle rouge et aucun livre d'images ne peut combler entièrement, ces choses-là ne disparaissent pas. Elles s'enfoncent. Elles s'installent dans les couches profondes, là où le langage ne va pas. Elles attendent. Elles refont surface des décennies plus tard. Dans la façon dont on aime trop fort, trop vite, avec cette peur panique que l'autre parte. Dans la façon dont on part brutalement, définitivement, parce qu'attendre l'abandon est encore plus insupportable que de provoquer la séparation soi-même. Ce n'est pas une accusation. Ce n'est pas non plus une excuse. C'est juste la vérité de ce qui se passe quand un enfant commence sa vie comme ça et qu'il grandit quand même, et qu'il aime quand même, et que des décennies plus tard il sort des boîtes de sous son lit et commence à écrire.

Chapitre 2

La grande maison face à la mer

Un village de la côte, années 80

La maternelle lui a laissé deux souvenirs. Le premier vague, presque sans contenu, c'est une salle avec des petites chaises colorées et des dessins accrochés au mur avec des punaises. Des crayons de couleur dans des boîtes métalliques que chacun récupérait au début de la journée depuis une étagère commune. L'odeur de la colle et de la peinture séchée. Une maîtresse dont il ne se rappelle pas le visage mais dont il se rappelle la voix, grave pour une femme, avec cette façon de parler aux enfants sans se mettre à leur hauteur mais sans les écraser non plus. Un souvenir sans histoire, juste une atmosphère. Une couleur. Le deuxième souvenir est mémorable d'une façon différente.

Dans le bus scolaire qui sentait le plastique chaud en été et les sandwichs écrasés au fond des cartables, dans ce bus où les enfants criaient et riaient et se retournaient sur leurs sièges pour faire des grimaces à ceux de derrière, l'inévitable s'était produit. Il avait cinq ans. Il avait senti que quelque chose n'allait pas, cette sensation de trop-plein, cet avertissement du corps que les enfants de cet âge n'ont pas encore appris à déchiffrer assez tôt. Il avait regardé par la vitre. La route du village à l'école était longue. Encore des tunnels. Encore des virages. Trop longue.

Il ne développera pas. Certaines humiliations d'enfance méritent d'être mentionnées sans être racontées, il suffit de savoir que ce genre de chose arrive, qu'on s'en souvient des décennies après avec le même mélange de honte et de compassion pour cet enfant qu'on était. Qu'on repense à ce visage de cinq ans, aux joues brûlantes, aux autres enfants qui avaient regardé et dont certains avaient ri et d'autres non, les autres, ceux qui n'avaient pas ri, Tommaso s'en souvient aussi, avec une reconnaissance tardive. Et on a envie de dire à cet enfant-là que ça n'avait aucune importance. Que ça n'en a jamais eu.

* * *

Il avait environ quatre ans quand ils avaient déménagé dans un autre village de la côte.

La maison était grande, vraiment grande, trois étages qui sentaient le bois chaud et la pierre ancienne, avec ce jardin immense qui descendait en terrasses vers la mer. On la voyait depuis le jardin, elle était là, en bas, bleue et brillante, présente comme une évidence. À n'importe quelle heure du jour, en n'importe quelle saison, l'air de ce jardin avait ce goût particulier de sel et d'iode que seule la mer donne à l'air.

Des palmiers dont les longues feuilles claquaient doucement dans le vent du soir, comme des mains qui applaudissent mollement. Des hortensias partout, roses, mauves, et parfois d'un bleu presque irréel selon l'acidité du sol, qui fleurissaient au printemps avec une générosité un peu excessive, comme si la végétation ligure ne savait pas s'arrêter, ne connaissait pas la modération, voulait toujours plus de couleur et plus de parfum.

Pour un enfant qui avait passé ses premières années entre des murs blancs d'hôpital et des appartements où l'air sentait le renfermé, pour cet enfant-là, ce jardin était quelque chose d'incompréhensible. Pas dans le mauvais sens. Dans le sens de : trop grand pour être contenu dans les mots qu'on possède. Trop beau pour être vrai.

Et parfois le matin, quand le soleil traversait le jardin en diagonale et faisait briller les gouttes de rosée sur les feuilles des palmiers, quand l'odeur de la mer montait des terrasses en même temps que celle du café d'Ingrid depuis la cuisine ouverte, il s'arrêtait juste là, debout dans l'herbe encore froide sous ses pieds nus, et il regardait. Il ne faisait rien d'autre. Il regardait comme si regarder était déjà suffisant. Comme si ce jardin était une preuve que le monde pouvait être beau, une preuve dont il avait besoin, dont il vérifiait l'existence chaque matin avant de commencer la journée.

* * *

L'histoire continue dans *Malgré tout*, j'ai traversé — Tome I.